

Monsieur le Président,

C'est un honneur pour moi et pour mon pays d'être le premier ministre des affaires étrangères à prendre la parole à l'une de ces importantes conférences. L'expérience du Canada dans la mise au point des applications pacifiques de l'énergie nucléaire remonte à la fin des années 40. Nous n'avons jamais regretté notre décision de concentrer nos ressources sur cet aspect de la science atomique, initiative qui s'est acquise dès le début l'appui du plus grand nombre des Canadiens.

Seize années se sont écoulées depuis l'ouverture, en ce lieu, de la première conférence. Cette première conférence de 1955 a retenu l'attention du monde et soulevé de grandes espérances. Jusque-là, les mots "énergie atomique" n'avaient évoqué à l'esprit que l'énorme nuage-champignon, la tempête de feu et l'impuissance de l'homme devant cette nouvelle arme catastrophique. Jusqu'en 1955, très peu d'hommes de science connaissaient les réalisations techniques et les possibilités que recouvrait alors le voile du secret. C'est ici même, au Palais des Nations, que le mystère fut dévoilé et qu'il fut révélé au monde que l'homme pouvait utiliser cette nouvelle source d'énergie pour l'amélioration de sa vie comme pour sa destruction.

Les nouvelles espérances de 1955 furent contrebalancées, trop lourdement peut-être, par la crainte persistante que provoquait chez l'homme la course aux armes nucléaires. Le public entendit parler de l'utilisation, plus inéressante, des isotopes, et des possibilités d'une production géante d'énergie électrique au moyen de l'énergie atomique. Mais durant la plus grande partie de la décennie suivante, on entendit parler de mégatonnes et de "mégamorts" plutôt que de mégawatts. Les retombées nucléaires étaient le nouveau fléau à craindre, des missiles balistiques intercontinentaux en venaient à être dirigés vers la plupart des grandes villes du monde, et continuent d'être orientés vers ces objectifs. A la peur ancestrale de la guerre et de l'oppression est venue s'ajouter une nouvelle crainte, celle de la destruction massive instantanée que pouvait provoquer la pression d'un doigt sur un bouton, perspective qui faisait douter du rôle effectif que jouaient les hommes d'Etat et les diplomates pour le maintien de la paix.

Ces dernières années ont vu un apaisement relatif de ces craintes. C'est là une réaction normale de la nature humaine; le fermier qui cultive la terre sur les pentes d'un volcan apprend peu à peu à ne pas s'inquiéter d'une éruption qui n'arrivera peut-être jamais. Nous avons reconnu que les deux grandes puissances militaires du monde se trouvent pour le moment dans un état d'équilibre, et que ni l'une ni l'autre ne peut rompre cet équilibre sans s'exposer à sa propre destruction, voire sans entraîner la destruction de l'humanité; cette situation d'équilibre ne pouvait que provoquer à son tour un apaisement de nos craintes.